

La
Semaine Religieuse
DE
Québec

VOL. XXIII

Québec, 7 janvier 1911

No 22

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 337. — Les Quarante-Heures de la semaine, 337. — La Confrérie de la Sainte-Famille, 338. — Chronique diocésaine, 338. — Dans 50 ans, 339. — La Franc-Maçonnerie en France, 340. — L'archiconfrérie de la Sainte-Famille, 341. — Une villégiature d'automne au Saguenay (*Suite*), 345. — Bibliographie, 349.

Calendrier

8	DIM.	b	I après l'Epiph. Du Dim. dans l'octave. <i>Kyr.</i> du dim. II Vêp. mém. de l'octave (ant. des I Vêp.)
9	Lundi	b	3e
10	Mardi	b	4e
11	Mercr.	b	5e
12	Jendi	b	6e
13	Vend.	b	Octave de l'Epiphanie,
14	Sand.	b	S. Hilaire, évêque et docteur.

Les Quarante-Heures de la semaine

8 janvier, Couvent de J.-M., Sillery. — 10, Saint-Apollinaire. — 12, Couvent de Saint-Laurent, I. O. — 14, Patronage Saint-Vincent de Paul, Québec.

La Confrérie de la Sainte-Famille

— o —

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un travail très intéressant, qui nous est communiqué par un digne missionnaire rédemptoriste, le R. P. Géna, bien connu un peu partout dans le pays par ses prédications.

Il s'agit, dans cette étude, du moyen à prendre pour assurer l'existence de la Confrérie de la Sainte-Famille, telle qu'établie au Canada par le Vénérable François Montmorency-Laval, premier évêque de Québec.

Il n'est pas question ici de l'association dite de Léon XIII, qui a pour but d'unir plus étroitement à la sainte Famille, par les liens de la piété, les familles chrétiennes, ou plutôt de les lui dévouer totalement, afin que Jésus, Marie et Joseph prennent soin de ces familles qui leur seront ainsi consacrées, et les protègent comme leur appartenant.

La thèse de l'auteur est celle-ci. Il faut ériger, dans les paroisses, des confréries du genre de celle de Mgr de Laval, ayant des réunions et visant surtout la sanctification des individus et de la société.

Il faudrait ensuite faire affilier nos confréries à l'archiconfrérie de Liège, qui a le même but que celle de Mgr de Laval et qui possède de très riches et nombreuses indulgences.

On pourrait conserver le manuel de la Confrérie de Québec. Il n'y aurait qu'à ajouter une note par rapport à la suppression des anciennes indulgences qui, par le fait de l'affiliation à Liège, seraient remplacées par de plus riches et plus abondantes.

C'est, dans l'opinion du R. P. Géna, la seule manière de perpétuer au Canada la confrérie de Mgr de Laval, à peu de chose près, telle qu'elle est sortie de sa pensée et de son cœur d'apôtre.

— o —

Chronique diocésaine

— o —

— Samedi matin, le 31 décembre, le clergé du diocèse, représenté par la plupart des prêtres de la ville et des reli-

gieux de tous les ordres établis à Québec, ont présenté leurs vœux du nouvel an à S. G. Mgr l'Archevêque. S. G. Mgr l'Auxiliaire a exprimé au nom de tous, en un langage très élevé, les sentiments du clergé envers le vénérable Chef du diocèse.

S. G. Monseigneur l'Archevêque, faisant écho à ce qu'avait dit Monseigneur Roy du récent et grandiose Congrès eucharistique de Montréal, a exhorté les pasteurs des âmes à promouvoir la dévotion à la sainte Eucharistie, et à continuer la lutte contre les périls qui menacent les âmes, qu'ils viennent de l'alcoolisme, de la presse mal inspirée ou de la fréquentation des mauvais théâtres.

— Dimanche le 1^{er} de l'an, après la grand'messe, un grand nombre de citoyens sont venus offrir leurs vœux de bonne année à S. G. Mgr l'Archevêque, qui recevait au salon d'honneur, entouré du personnel de l'Archevêché. Parmi ces visiteurs, qui appartenaient à toutes les classes de la société, on remarquait des ministres, des juges, des officiers de la milice, des fonctionnaires civils, etc. Cette réception a été très nombreuse et vraiment brillante.

— Le 29 décembre, ont eu lieu, chez les Ursulines de Québec, les funérailles de la vénérée Mère Sainte-Croix, décédée à l'âge de 93 ans. Cette religieuse était la sœur-de feu l'abbé Holmes, prêtre du Séminaire décédé en 1852. On sait que le frère et la sœur, originaires des Etats-Unis, s'étaient convertis à la religion catholique dès leur jeune âge.

A ces funérailles, S. G. Mgr l'Auxiliaire a fait la levée du corps, et M. l'abbé Am. Gosselin, supérieur du Séminaire, a célébré le service funèbre.

Dans 50 ans

A la tribune de la Chambre, naguère, M. Abel Ferry avait déclaré que « l'Eglise catholique s'en va, se desséchant et se brisant ». Et, l'un de ces dimanches, on fêtait l'oncle de cet orateur, qui fut lui-même un laïcisateur à outrance.

Un jour, vers 1884, l'oncle Jules fit une prophétie anticatholique assez singulière, dans l'église de Saint-Sulpice, devant

un groupe de notabilités qui étaient venues admirer l'orgue de cette église, le plus complet du monde, paraît il.

Et comme l'organiste du lieu en fut le témoin, c'est lui qu'on a prié de fixer ce point d'histoire.

M. Ch.-M. Widor écrivit donc cette lettre :

« L'Arbresle (Rhône), lundi 5 septembre 1910.

« Devant moi : « Dans cinquante ans, il n'y aura plus un catholique en France, » a été dit par Jules Ferry qui venait assez souvent à ma tribune, à Saint-Sulpice, étant fort mélomane. Abel Ferry a remplacé le mot de son oncle.

« Jules Ferry est mort, Abel mourra, votre serviteur itou, et il y aura encore des catholiques en France.

« CH.-M. WIDOR. »

La Franc-Maçonnerie en France

D'un récent discours de Mgr Delamairie :

« ... Chez nous, nous ne sommes pas sous la botte prussienne, sous la botte russe, sous la botte hérétique, mais sous le talon dégoûtant de la Franc-Maçonnerie.

« Quand on se bat contre un ennemi qui porte une épée et qui possède des canons, même quand il est oppresseur, la bataille est belle parce qu'on a du cœur ! Mais ici, il n'a pas d'épée, ce maçon, il n'a que le mensonge, le venin, la bave, et c'est le mépris public qui doit l'écraser !

« Alors, cette guerre de revendications, de reprise et de conservation, vous la commencerez par une campagne énergique contre la secte infâme et maudite ! Vous direz d'elle ce que vous savez qu'elle a d'odieux. Vous ne la recevrez plus chez vous. Vous n'irez plus chez elle. Mettez ces gens-là de côté, allez chez des catholiques !

« Ils ne sont qu'une bande ! Ayez donc un peu de courage, un peu de bon sens, un peu de ce bon sang de France qui ne saurait couler dans les veines de ces juifs, de ces traîtres qui sont les francs-maçons ! »

++++

Archiconfrérie de la Sainte-Famille

PAR UN PÈRE RÉDEMPTRISTE

— o —

Les vénérables Pères du premier concile de Québec nous disent dans leur admirable lettre pastorale :

« Pour guider et soutenir les parents dans l'accomplissement de leur tâche, rien n'est plus efficace que le culte de la sainte Famille, culte dont l'origine, en ce pays, se confond avec l'origine même de notre histoire religieuse. Voilà pourquoi Léon XIII a voulu, il y a quelques années, propager ce culte dans le monde entier, et consacrer à la sainte Famille tous les foyers catholiques. Nous vous exhortons donc, nos très chers Frères, à répondre à ces désirs de l'Eglise, à honorer de votre confiance et de votre amour Jésus, Marie et Joseph, à connaître et à imiter les belles vertus qu'ils ont pratiquées et qui ont fait de la maison de Nazareth le modèle parfait de toutes les autres.

« Eclairés par de tels exemples, soutenus par de si puissantes protections, vous ferez triompher chez vous le véritable esprit de Jésus-Christ, vous garderez intactes les saines traditions du peuple canadien, et vous répondrez aux vues de Dieu et aux espérances de l'Eglise en élevant des générations de chrétiens. »

Ces paroles vraiment patriotiques de nos premiers chefs trouveront sans doute un écho fidèle dans tous les cœurs des Canadiens. Et d'abord, le culte privé ainsi que le culte domestique de la sainte Famille, nous en avons l'espoir, ne cesseront de fleurir dans nos foyers et de s'y épanouir en vertus solides.

Quant au culte public de la sainte Famille, comment pourrait-on s'y prendre pour lui donner un regain de vie et lui assurer une inaltérable stabilité ? C'est bien la question que plusieurs se posent. Pour notre modeste part, nous ne voyons guère de moyen plus efficace que d'établir de pieuses confréries dans le genre de celles que fonda le Vénérable de Laval, et dont les règlements sont reproduits et sagement commentés dans les manuels de Québec, et ensuite d'affilier les susdites confréries à l'Archiconfrérie de la Sainte-Famille fondée à

Liège en 1844. Bien des paroisses au Canada se sont déjà empressées de demander l'agrégation nécessaire. On sait que Léon XIII, loin de supprimer l'Archiconfrérie de Liège, l'a au contraire encouragée de toutes manières. Mainte et mainte fois, il a exprimé le désir que cet arbre vigoureux étendit ses larges branches jusqu'aux plages les plus lointaines.

Pourquoi cette prédilection marquée ? Ah ! certes, c'est que cette œuvre magnifique avait ravi son cœur par la haute noblesse de ses origines, et son influence merveilleuse sur la foi et les mœurs du peuple chrétien. Ces intéressantes considérations feront l'objet des deux articles suivants que nous dédions aux zélés pasteurs, saintement passionnés pour la gloire de Jésus, Marie, Joseph, et l'éternel salut de leurs ouailles. Que le Vénérable de Laval, cet insigne ami de la sainte Famille de Nazareth, serait donc fier du patriotisme de ses chers fils et frères dans le sacerdoce si, à côté de l'association des familles chrétiennes érigée par Léon XIII, ils établissaient de vraies confréries modelées sur celle de la Basilique de Québec, et les enrichissaient ensuite des trésors dont jouit l'Archiconfrérie de Liège.

ART I

ORIGINES DE L'ARCHICONGRÉRIE

DE LA SAINTE-FAMILLE

a) *Saint Alphonse*

L'Archiconfrérie de la Sainte-Famille, c'est la continuation d'une pensée ou d'une œuvre du grand saint Alphonse. Cette vérité est consignée dans l'histoire même de l'Eglise catholique. Nous y lisons : « Les soins d'Alphonse étaient surtout réservés aux gens du peuple ; il les aimait de préférence comme plus abandonnés d'ordinaire dans le troupeau de Jésus-Christ. Il les réunissait le soir dans quelque maison ou quelque oratoire pour les instruire, les consoler et les encourager au bien. Ses trois pieux amis l'aidaient dans cette bonne œuvre ; ils présidaient avec lui aux réunions, ils parlaient tour à tour. Ainsi fut fondée l'œuvre des *Charmelles* qui prit son nom du lieu ordinaire de ces assemblées. Le cardinal Pignatelli y donna son approbation. Cette œuvre si utile au peuple a per-

sévère jusqu'à nos jours. Les Rédemptoristes l'ont établie dans une partie de l'Europe et principalement en Belgique, d'où elle est passée en France. Nous le connaissons sous le nom de *Sainte-Famille*. C'est ainsi que l'Eglise sait s'approprier la pensée des saints, et que ce qui a servi à la sanctification d'une ville devient un instrument de salut pour le monde entier. » (*Hist. de l'Egl.*, Darras, t. 39, p. 466).

Oui, saint Alphonse est bien le glorieux ancêtre de notre belle archicongrégation par la fondation des chapelles de Naples, vrais prototypes de notre œuvre actuelle. On s'y livrait, pendant près d'une heure et demie, à des exercices de piété tels que la récitation du chapelet et le chant d'un cantique. Après l'explication du catéchisme et l'oraison mentale, on faisait la visite au Saint Sacrement. Il conseilla au brave soldat Nardone et au zélé Barbarèse d'établir des réunions de ce genre dans les différents quartiers de la ville ; ce qu'ils firent avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Il fonda une association semblable pour les dames.

Cette belle œuvre, ainsi que toutes les congrégations du même genre, saint Alphonse sut la propager et la défendre avec l'ardeur qui est le partage des saints. « Il y en a, dit ce grand docteur, qui désapprouvent les Congrégations en prétendant qu'elles engendrent quelquefois des querelles, et que plusieurs n'y entrent que par des vues humaines. Mais de même que l'on ne condamne pas les églises ni les sacrements, sous prétexte que bien des gens en abusent, on ne doit pas non plus condamner pour ce motif les Congrégations. Les Souverains Pontifes, au lieu de les condamner, les ont approuvées avec de grands éloges, et les ont enrichies d'indulgences. Saint François de Sales exhortait instamment les séculiers d'y entrer, et que ne fit pas saint Charles Borromée pour les établir et les multiplier ? Dans ses synodes, il recommande positivement aux confesseurs d'engager les pénitents à en faire partie. *Les confesseurs*, dit-il, *useront de toute leur influence pour les amener à se faire membres de quelque Association pieuse.* Et c'est avec raison : car les Congrégations sont comme autant d'arches de Noé, dans lesquelles les pauvres séculiers trouvent un refuge contre le déluge de tentations et de péchés dont le monde est inondé. Par la pratique des missions, nous avons pu

constater nous-même l'utilité des Congrégations. *Généralement parlant, on trouve plus de péchés dans un seul homme qui ne va pas à la Congrégation, que dans vingt qui la fréquentent.*

« On peut dire qu'elle est cette tour de David, où l'on trouve mille boucliers et des armes de toute espèce : *Turris David . . . mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium.* Cela explique le grand bien que font les Congrégations. On y trouve, en effet, beaucoup de moyens de défense contre l'enfer, et l'on y pratique les moyens de conserver la grâce de Dieu, ce que font difficilement les séculiers hors de la Congrégation. »

Les chapelles de Naples, les modèles de notre Archiconfrérie, furent toujours pour Alphonse un grand sujet de joie. Il tombait dans un saint ravissement quand il apprenait que son œuvre produisait d'excellents chrétiens, de vrais saints. Bien des années plus tard, ayant revu un de ses amis de Naples, notre Saint lui demanda avec le plus grand empressement si les chapelles de Naples étaient bien fréquentées. Oui certes, lui répondit-il, et dans ces chapelles on peut voir des cochers qui sont des saints. Alphonse à cette nouvelle s'écria : Des cochers saints à Naples ! *Gloria Patri !* Puis s'élevant à la hauteur de plus d'un palme, il répéta trois fois de suite : Des cochers saints, à Naples ! *Gloria Patri !* Son émotion fut telle qu'il passa sans sommeil la nuit toute entière. Il appelait tantôt son serviteur, tantôt le Frère, et leur redisait ; Pensez donc qu'à Naples, il y a des cochers qui sont des saints ! »

« Heureux serions-nous, s'écrie le cardinal Villecourt en 1863, heureux serions-nous, si nous voyions se former parmi le peuple les mêmes réunions qui furent inspirées à notre Saint. Mais pourquoi ne pas l'espérer du zèle des enfants de leur pieux fondateur ? Hâtons-nous de dire que déjà l'Archiconfrérie de la Sainte-Famille, œuvre de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, réalise les vœux exprimés ci-dessus. Elle s'est formée à Liège précisément comme l'œuvre des chapelles de Naples et produit partout des fruits très consolants. » (*Vill.*, t. I, p. 78.)

A. GÉNA, C. SS. R.

(A suivre.)

Une villégiature d'automne au Saguenay

PETITES NOTES DE VOYAGE

(Suite.)

— o —

Et c'est là, à la Pointe-aux-Alouettes, qu'en certaine semaine nous vinmes — de Chicoutimi — passer quelques jours, au mois de septembre. Ce « nous »-là, c'est tout simple à dire. Mais il faut savoir qu'en l'occurrence, il comprend des personnages comme Mgr l'évêque de Chicoutimi, et Mgr le vicaire apostolique du Labrador, et Mgr le supérieur du Séminaire de Chicoutimi, et le protonotaire (presque apostolique) de la Cour supérieure de Chicoutimi, et le directeur de la présente revue hebdomadaire. Nous nous y rendimes, même, sur un beau remorqueur de la Cie de Pulpe de Chicoutimi, laquelle est très obligeante, notamment lorsqu'elle se montre sous les traits de son gérant M. Dubuc. Celui-là, c'est encore l'un de ces « diables d'hommes » dont je voudrais bien qu'il y eût une douzaine chez les Canadiens-Français ! — Or, l'embarquement à Chicoutimi fut marqué par un accident, qui ne fut en somme qu'un incident. L'un de nous — que je ne veux pas nommer, mais qui tout de même, je dois bien le dire, n'était ni S. G. Mgr Labrecque, ni S. G. Mgr Blanche, ni le vénéré protonotaire, ni le modeste auteur de ces humbles lignes, emportait avec lui sa belle carabine pour le cas où quelque insolent gibier de poil ou de plume viendrait, ignorant des lois du pays, nous barrer le chemin en quelque endroit, et dans l'intention aussi, vraisemblablement, d'honorer la mémoire du grand Champlain, en faisant la chasse dans le même endroit que lui. Eh bien, ce chasseur-là, qui a le pied sûr, et l'œil juste, n'eut pas le bras à la hauteur de la circonstance lorsque je sautai — ce qui est une façon de parler, seulement — du quai sur le bateau au départ de Chicoutimi. Cet obligeant ami, en effet, voyant que mon agilité laissait énormément à désirer, m'aida, d'une main, à prendre pied sur le rebord du bateau, et de l'autre hélas ! laissa choir à l'eau sa belle carabine. « Monsieur, disait à son maître un maraud quelconque sur un navire, peut-on dire qu'un objet est perdu, quand on sait où il est ? — Ah ! mais ! non, pas du tout ! — Que je suis content ! Alors, la

montre de monsieur n'est pas perdue, car je sais qu'elle est tombée à la mer lorsque je secouais le gilet de monsieur.» La carabine de mon ami n'était donc pas perdue non plus. Seulement, comme elle était tombée la tête la première (ou la queue : je ne suis pas très fixé là-dessus, non seulement parce que je n'ai pas assisté à la plongée de l'outil, mais aussi parce que l'anatomie des carabines n'est pas encore beaucoup rigoureusement établie) dans une vingtaine de pieds d'eau d'un cours assez rapide, ce ne fut pas une petite affaire que de l'aller chercher là. Elle y serait même restée à perpétuité, s'il n'y avait eu que moi pour voler à son secours au fond de l'eau. Heureusement, il s'est trouvé là d'autres gens que moi, et qui à force de « chater », à l'aide de je ne sais quelle sorte de grappin, finirent par accrocher le sac de toile dont la carabine était revêtue, et amenèrent le tout sur le pont du vaisseau, aux acclamations de la foule, composée d'une dizaine de bateliers, de charretiers et d'oisifs, qui tout de suite avaient pris un vif intérêt aux opérations diverses de cette chasse ou plutôt de cette pêche de la carabine. — Et alors notre vapeur put se mettre en route, ce pendant que mon ami, le futur chasseur, s'appliqua, des heures durant, à donner à sa carabine les soins que requéraient son état. Si j'ai bien compris et retenu les renseignements que j'ai pu avoir sur les scènes d'hôpital qui se déroulèrent dans une pièce du bateau, mon ami commença par oindre, de je ne quelle huile bienfaisante, les membres engourdis de sa carabine ; puis il pratiqua longtemps, sur sa périphérie extérieure comme sur sa périphérie intérieure, — je ne dirai pas : la respiration artificielle, mais bien — des frictions énergiques avec une flanelle chaude, ou froide, je ne sais plus ; tant qu'enfin la carabine revint à elle-même et se revit apte à jouer le rôle qui, parmi les choses, lui convient.

Durant ce temps-là, où mon ami prodiguait les soins les plus tendres à sa carabine, les autres voyageurs se tenaient au dehors et jouissaient de la beauté du spectacle. Ceux qui n'ont pas navigué, par une de ces belles journées de la fin du mois de septembre, sur le parcours de la rivière Saguenay, n'ont rien vu, ou à peu près, des beautés de la nature. Comme j'ai presque fait vœu, et pour cause, de ne jamais me livrer à l'effort de la description littéraire, je me contente de dire ici, très

simplement, que l'on y jouit alors de la douceur de la température et de la vue des parterres fleuris qui s'échelonnent sur les deux rives jusqu'à des hauteurs de plus ou moins de centaines de pieds. Ces parterres-là, ou l'a deviné, ce sont les forêts qui garnissent tous ces sommets rocailloux, et qui ont pris, après les premières gelées d'automne, les teintes les plus riches et les plus variées du rose pâle, du rouge brillant et du jaune d'or. En attendant que tous mes lecteurs s'entassent, dans une huitaine de mois d'ici, sur les bateaux de la Compagnie du Richelieu, pour aller jouir de ce spectacle éblouissant, je les prie donc de croire qu'il y a peu de chose de plus agréable, en ce monde, que de descendre la rivière Saguenay, un matin de septembre ou d'octobre, sous le ciel bleu, au soleil attiédi, sur les flots calmes. . . — Non ! mais . . . , c'est M. Henri d'Arles qui nous broserait ici un tableau ravissant !

A CHICOUTIMI, c'est beaucoup, en un point, comme ailleurs : quand on y vient par eau, on y débarque sur le quai. Par exemple, qu'immensément s'est développé ce quai ! Je l'ai vu, il y a longtemps, à l'état de simple jetée, étroite et d'aspect malingre. Cette simple jetée s'est mise un jour à se gonfler, à s'élargir, à s'épaissir, sous le souffle puissant du gouvernement d'Ottawa, et je ne sais pas si aujourd'hui ou n'y pourrait pas accoster un *Empress* et demi ou un *Empress* et trois quarts. Malheureusement, quand cet *Empress* $\frac{1}{2}$ ou $\frac{3}{4}$ serait rendu là, il ne lui resterait plus que le pont supérieur — tant il se serait usé les fonds en se traînant sur le lit de la rivière à l'endroit dit des Battures, que l'on creuse depuis des années et qui n'est jamais creux ; hormis que le vaisseau fût assez résistant pour s'ouvrir lui-même un chemin au fond de l'eau : ce qui donnerait là, enfin, un chenal profond, — et n'est pas plus, ni moins, invraisemblable que l'alternative dont j'ai parlé d'abord.

Depuis que j'étais allé à Chicoutimi, la jolie petite ville s'est encore embellie et développée. Cela soit dit sans qu'il soit question d'entrer dans les détails — que le lecteur qui s'intéresserait à cela pourrait toujours obtenir du greffier de la ville, à qui je l'adresse par les présentes.

Un mal dont le Saguenay ne paraît pas souffrir, c'est celui de la dépopulation. Les maisons y sont toujours pleines d'enfants, et par conséquent les écoles, les couvents, les collèges.

Dans toutes ces institutions d'enseignement, l'on ne peut s'empêcher de faire toujours des plans pour la construction d'annexes destinées à accommoder, à mesure que vont les années, le flot toujours grossissant des petits Canadiens-Français et des petites Canadiennes-Françaises que la bénédiction de Dieu fait, de plus en plus, déferler sur ces rivages. Pour ne parler ici que du Séminaire de Chicoutimi, j'ai vu le temps où il ne comptait que sept pensionnaires ; et sans pourtant que j'aie tant vieilli, il y en a aujourd'hui plus de deux cents ; et du train que l'on y va, ils seront quatre cents dans dix ans, au dire d'un éminent économiste qui est fort presbyte (ce qui, évidemment, veut dire qu'il n'est pas myope du tout, intellectuellement parlant).

Je suis retombé avec ravissement dans ce cercle ou ce salon, si l'on veut, des messieurs du Séminaire, lequel a ses trois séances par jour durant les dix mois de l'année scolaire. Là sont traitées à mesure, et tous les jours, toutes les questions d'actualité, littéraires, scientifiques, économiques, et autres adjectifs en *iques* à n'en plus finir ; et tout cela assaisonné de bonne humeur, de cordialité et de sel de choix. Ces récréations toujours passées en commun, et dont personne n'est absent sans regret, c'est une excellente tradition que le fondateur, feu Mgr D. Racine, s'efforça d'établir dans la maison, et qui s'y est parfaitement maintenue, sans même le secours des exigences d'un règlement. Que j'en ai vu de ces jeunes messieurs, appelés à faire partie de ce docte collège à leur sortie du grand séminaire, et qui arrivent là avec les plus beaux principes de l'hygiène sur l'utilité et même la nécessité de l'exercice, pour le maintien de la santé. Certes, l'hygiène est une personne très sage, et qui donne les meilleurs conseils du monde ; et j'ai bien moi-même, en son nom, écrit à l'usage de mon prochain une « fort belle » page sur l'importance de l'exercice... En tout cas, ces jeunes messieurs auraient cru s'exposer à tous les maux possibles, s'ils n'avaient fait leur marche de deux ou trois milles après chaque repas. Eh bien, au bout de très peu de semaines, ils étaient devenus plus ou moins sourds à la voix de la mère Hygiène, et renvoyaient l'exercice à d'autres moments que la récréation. Comment un tel changement avait-il pu se produire ? C'est qu'ils avaient commis l'imprudence d'al-

t
t
F
A
G
h

A
re
nu
ré
his
ch
(
aux
len
çon
reç
C
O
tren

ler passer quelques minutes, avant de sortir, au cercle ou au salon dont j'ai parlé. L'hameçon des belles jouissances intellectuelles les y avaient pris ; et ils s'étaient hâté d'envoyer promener (à leur place) l'hygiène et ses prescriptions sur l'exercice. Ils ont sans doute découvert, un jour ou l'autre, comme nous avons fait nous-mêmes, les vieux, qu'il y a des accommodements possibles avec l'hygiène, sinon sur la nécessité de l'exercice, au moins sur les heures où l'on peut le pratiquer. . .

H.

(A suivre.)

 Bibliographie

— HIRTOIRE PARTIALE. HISTOIRE VRAIE. (1re série : des Origines à Jeanne d'Arc.) *Réfutation des erreurs historiques contenues dans les Manuels condamnés*. Par M. Jean GUIRAUD, professeur à la faculté des lettres de Besançon, directeur de la *Revue des Questions historiques*. Avec lettres d'approbations de NN. SS. les archevêques de Besançon, Sens et Albi, et des évêques de Carcassonne, Fréjus, Clermont et Amiens. 1 vol in-16 (XXIII-416 pp). 3 fr. 50 ; *franco*, 3 fr. 75. Gabriel Beauchesne & Cie, éditeurs, (Ancienne librairie Delhomme & Briguët), rue de Rennes, 117, Paris (6^e).

Ce livre, dont le projet avait été acclamé par le congrès des Associations de Chefs de famille du mois de mai dernier, relève toutes les erreurs historiques contenues dans les Manuels scolaires condamnés. Pour chacune d'elles, il donne une réfutation documentée ; il rétablit la vérité d'après les textes historiques ; il indique ensuite une série de lectures à faire sur chaque question.

Ce livre est destiné aux cercles d'études, aux conférenciers, aux membres du clergé et à tous les esprits loyaux qui veulent opposer à l'histoire *fausse et niaise* qu'a élaborée la Maçonnerie, l'histoire vraie, telle que la science impartiale la reçoit des documents.

C'est un *Manuel d'Apologétique historique*.

On jugera de son contenu d'après le sommaire de l'une des trente questions qui sont étudiées dans ce premier volume.

Chacun de ces sommaires peut devenir le plan d'une conférence dont le livre fournit tous les éléments.

XXX. — *Jeanne d'Arc*. — Son histoire négligée ou mutilée par les manuels « laïques ». — Jeanne d'Arc « laïcisée » malgré l'histoire. — Jeanne d'Arc proclame elle-même le caractère surnaturel de sa mission, le caractère chrétien de son patriotisme. — Présentée par les anticléricaux comme une « hallucinée ». — Sincérité et exquis bon sens de Jeanne d'Arc. — Le grand miracle de Jeanne d'Arc : son œuvre accomplie comme elle l'a annoncé. — Dans sa vie et son rôle tout est surnaturel et ne s'explique que par le surnaturel. — Son procès. — Elle a été jugée par des gens d'Eglise, mais non par l'Eglise. — Jeanne réclamait la juridiction d'Eglise, mais la déniait à juste titre au tribunal de Rouen. — Son appel au pape. — Jeanne d'Arc, sainte de la Patrie, doit être l'objet du culte de tous les Français.

— LA BONTÉ & SES TROIS PRINCIPAUX ADVERSAIRES, par l'abbé JOSEPH VERNHES. 1 vol. in-12 de VIII-212 pages. Prix : 2 francs. Librairie P. Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris VI^e; et chez Garneau, et Pruneau, libraires à Québec.

Voici un ouvrage bien fait pour plaire à tous nos lecteurs. Qui donc n'a, ou ne croit avoir la *bonté* en partage ? et, combien de gens autour de nous qui se l'attribuent ! Tous d'ailleurs nous en voulons les qualités dans nos amis et nos proches, repoussant loin d'eux et de nous ceux en qui elle fait défaut.

La Bonté et ses trois principaux adversaires est divisée ici en huit chapitres, qui constituent autant de discours ou conférences prêchées à l'Association des Etudiants de Saint-Sulpice, centre de fort importantes œuvres.

Le plan de l'ouvrage paraît très simple au premier abord ; aussi les Conférenciers d'Associations de Jeunes Gens pourront aisément en tirer parti. Mais il est aussi très logique et très fécond ; et nous sommes assurés que toutes questions sur ce vaste sujet s'y ramènent sans peine. L'auteur a donc parfaitement conçu son ouvrage.

La Bonté et ses trois principaux adversaires est un ouvrage de haute valeur qu'il faut lire : doctrine, philosophie, religion, théologie, style bien littéraire, le recommandent sans réserve.

Louis d'ALBORY.

— HISTOIRE DE L'ÉGLISE, par L. DAVID et P. LORETTE, licenciés ès lettres. Préface de Mgr BAUDRILLART, recteur de l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-16 cartonné. Prix : 3 francs. BLOUÏ et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI).

Le désir des auteurs a été de munir les élèves d'un instrument de travail pratique, et les maîtres d'un auxiliaire utile qui ne supprime cependant point leur tâche. Pour être pratique, il faut être court et clair. Aussi ne faut-il pas hésiter à définir nettement quelques principes qui semblent commander les faits les plus considérables de l'histoire de l'Église. Expliquer ces principes, non point dans l'abstrait, mais à raison des faits et de leurs conséquences, telle a été la méthode adoptée. Quant au maître, il lui appartiendra de développer l'explication, de faire valoir la portée apologétique des événements, d'en détailler le récit. Ainsi l'usage de ce manuel assurera la collaboration constante du professeur et de l'élève. Sollicité de présenter l'ouvrage aux lecteurs, l'éminent recteur de l'Institut catholique de Paris, Mgr Baudrillart, déclare qu'il le fait « très volontiers » et, dans une longue préface qui est bien la meilleure recommandation qu'on pût souhaiter pour le livre, il souhaite ardemment « qu'il se répande », dans l'assurance « qu'il fera du bien à beaucoup d'âmes ».

— ORGANISTE EN UN MOIS, par l'abbé CH. DANJOU, chanoine honoraire, ancien chef d'institution. Grand in-8° broché, 3 fr.

(Ancienne Librairie Poussielgue, J. de Gigord, éditeur, rue Cassette, 15, Paris.)

Ce titre « Organiste en un mois » n'est pas une exagération.

Un enfant intelligent et décidé, — s'il sait déjà lire la musique, — peut en un mois arriver à bien accompagner les soixante morceaux liturgiques ou cantiques donnés comme exercices dans la 1^{re} série : l'auteur l'a expérimenté mainte fois. Les deux autres séries, traitées avec le même soin et d'une manière aussi pratique, mettront le jeune organiste en état de jouer correctement dans tous les modes du plain-chant, et même de transposer ceux qui sont trop hauts ou trop bas.

Les personnes qui connaissent le piano, mais qui sont souvent embarrassées quand elles veulent accompagner les offices

de l'église, trouveront elles-mêmes profit à se familiariser avec les formules précises et les utiles indications pratiques de cette nouvelle Méthode, qui est sans prétentions d'aucune sorte et n'a été écrite, après avoir été « vécue », que pour la gloire de Dieu. On a voulu donner aux petites églises, qui ont ou qui auraient aisément un harmonium, la possibilité d'avoir aussi facilement un organiste.

— L'ÉVANGILE ET LE TEMPS PRÉSENT, par M. l'abbé Élie PERRIN, nouvelle édition, 1910. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. Librairie Pierre Téqui, 82, rue Bonaparte, Paris-VI^e; et Garneau, Pruneau, libraires à Québec.

M. l'abbé Perrin a bien fait de nous donner une nouvelle édition de la première série de son excellent livre : *L'Évangile et le Temps présent*.

Les ouvrages de cette valeur sont toujours trop rares et en trop peu de mains.

Par le seul titre de son livre l'auteur nous dévoile parfaitement sa pensée. Il a voulu prouver — et prouve, en effet, — que l'Évangile, non seulement n'est pas incompatible avec notre temps, mais encore reste l'unique remède aux maux dont souffre la société. Ses commentaires sur quelques passages des Évangiles de chaque dimanche de l'année le démontrent d'une façon péremptoire.

Il est clair, par le sujet traité, que ce livre s'adresse tout naturellement aux prêtres pour leur fournir des modèles d'instructions pratiques, mais, en définitive, ces instructions visent surtout les laïques qui y puiseront, comme à une source abondante et limpide, les vérités régénératrices de la vie chrétienne.

L'Évangile, du reste, n'est-il pas le livre par excellence ? Et depuis longtemps, hélas ! on ne le lit plus.

C'est de là certainement que provient cette anémie générale des âmes, devenue mortelle pour beaucoup.

Sans doute, les livres pieux ne manquent pas, mais la plupart sont loin d'atteindre leur but.

La faute en est aux auteurs qui, fort souvent, possèdent mal leur sujet et ignorent trop l'art d'intéresser. L'abbé Perrin n'est pas de ce nombre. Théologien et littérateur, penseur et psychologue, apôtre surtout, il unit au fond et à la forme les élans du cœur et l'amour des âmes. Il instruit, il attire, il captive, et finalement il presse, il triomphe et ramène à Dieu par l'Évangile.

A la même Librairie : *L'Évangile et le Temps présent*, 2e série. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.